

# *Les Oubliettes*

*Recueil de souvenirs*

*Marie-Jeanne Chateau*

Je cède à la tentation, me parfume à l'air du temps.  
Je vais écrire mes mémoires. Celles d'une fille d'Oc, retraitée de la  
CRAM Midi-Pyrénées.  
J'espère que ce petit recueil ne tombera pas dans les oubliettes.

*« L'oiseau n'est plus, la mère est morte,  
Le vieux cep languit jaunissant,  
L'herbe du seuil croît sous la porte  
Et moi, je pleure en y passant... »*

Lamartine

Dans ce recueil :

## **Les Oubliettes**

**Thérèse**

## **Les Ordures ménagères**

**La Banque**

**La Diphtérie**

**Les Avionneurs**

**La Libération**

**Le 17 ter**

**La Retraite**

*Marie-Jeanne Château, dans le recueil qu'elle nous a adressé retrace certains épisodes de sa vie. Personnalité qui ne suscitait pas l'indifférence, cet ancien cadre de la CRAM Midi-Pyrénées y a exercé une longue carrière.*

*C'est l'ensemble du Recueil de souvenirs qui est mis en ligne sur le site du Comité régional d'histoire de Sécurité sociale de Midi-Pyrénées complétant les cinq moments en lien avec la protection sociale sélectionnés en 2009.*

*Le Comité régional renouvelle ses remerciements à l'auteur pour cette contribution.*

*17/12/2020.*

## Les Oubliettes

Je suis née en 1936 au 36 rue du Languedoc à Toulouse. J'en ai vu des chandelles, plus de 36 ! On s'éclairait à la bougie pendant la guerre 1939-1945. J'avais sept ans en 1943, l'âge de raison, dit-on ! J'ai l'âge des congés payés – ce qui n'est pas rien. Les assurances sociales, ancêtres de notre Sécurité Sociale étaient installées rue des 36 ponts. Lorsque j'ai été embauchée à la CRAM (1964), je codifiais les pensions de réversion. Sur des dossiers couleur bulle (beige si vous préférez), je marquais le numéro 36. C'est dire l'importance de ce chiffre dans ma vie ! Bon, je ne vais pas répéter 36 fois la même chose. Pas de lourdeur, mon recueil doit être sur son 31.

Au 36, pas quai des Orfèvres, rue du Languedoc, s'élève, restauré, magnifique, *l'Hôtel du vieux raisin*, construit en 1516 pour le capitoul Béringuier Maynier. J'y suis née, j'y ai grandi. Pas dans les riches appartements (décorés par les artistes de la Renaissance), dont l'un était destiné à François I<sup>er</sup> lors de ses séjours toulousains, mais dans la loge de la concierge.

Le sous-sol de cet édifice est creusé de galeries en partie inondées par des eaux gluantes et noires. Les bonnes y jetaient des ordures, des chats morts et même des...mais ça c'est une autre histoire.

Les employés des Beaux-Arts – l'hôtel est classé monument historique – avaient découvert : oubliettes, prisons, culs de basse fosse, instruments de torture, ossements... De tels endroits servaient de prison. On y enfermait les condamnés, les indésirables. Ils étaient perdus, oubliés à jamais, d'où le nom : les oubliettes.

Il était rigoureusement interdit de jouer dans ces lieux. « Il est interdit d'aller dans les souterrains. » Le pluriel utilisé rendait, à mes yeux d'enfant, ces galeries encore plus lugubres et froides. J'ai bravé l'interdit. Mes parents ne l'ont jamais su. Les oubliettes furent longtemps mon espace de jeu ! Harry Potter, à côté, est un conte pour les petits de la maternelle. Mon imagination m'entourait de fantômes,

de cris de prisonniers sous la torture. Ces galeries obscures empestaient l'humidité et la peur.

Sanitaire, hygiène, sécurité, principe de précaution, n'étaient pas dans le vocabulaire du moment. C'était aussi inconscient de ne pas murer ces galeries que de ne pas sécuriser une piscine. De tout temps, les parents ne surveillent pas trop leurs enfants. Avant ! Avant ! De mon temps ! C'était comme maintenant !

Pourquoi tant d'eau dans ces oubliettes ? Toulouse est une ancienne cité lacustre appelée Tolosa. Les plus grands monuments du patrimoine sont construits sur pilotis. Le marché des Carmes, la Caisse d'Epargne, la cathédrale Saint-Etienne, l'hôtel de pierre d'Assésat. Ils communiquent entre eux par des galeries envahies par les eaux. Sous chacun, il devait y avoir aussi des oubliettes.

Il ne faudrait pas que mes souvenirs y tombent...Brrr...

## Thérèse

Ma grand-mère était concierge dans cet hôtel. La pénurie de logement sévissait. C'était donc une opportunité pour mes parents, aux maigres revenus, de trouver cette loge.

La concierge était logée gratuitement. Elle avait l'eau courante, froide, à l'évier ; un luxe pour l'époque. Les ménagères s'approvisionnaient en eau potable à la fontaine sur le trottoir. Elles y lavaient leur linge aussi, dans la rue du Languedoc, s'il vous plaît, pourquoi pas sur l'avenue des Champs-Élysées pour ceux qui ne connaissent pas Toulouse. Cette fontaine était aussi un jeu pour les garnements du quartier. Il s'agissait de faire tourner à toute vitesse la manivelle qui actionnait l'arrivée d'eau et de lâcher tout d'un coup. Une trombe d'eau s'abattait dans la rigole. Les rires des enfants fusaient, ainsi que les cris des concierges devant ce gaspillage.

Les toilettes pour la concierge étaient à la turque, sans chasse d'eau, au fond d'une deuxième cour à laquelle on accédait par une partie du souterrain. C'était l'itinéraire pour aller au petit coin et vider le « jules » ou le « thomas »<sup>1</sup>. J'ai toujours quelques difficultés à me faire à ces deux prénoms à la mode... On remplissait d'eau à la dite fontaine un vieux broc émaillé. Tirer la chasse nous paraît tellement naturel...

La propriétaire octroyait à sa concierge un quota de trois bougies par mois. *Trente-six* par an, ma parole ! On ne gaspillait pas l'énergie. Pendant le couvre feu (c'était la guerre), on s'éclairait « au clair de la lune ». Plus de lumière ! Il n'y avait pas de télévision, heureusement. Seuls quelques postes à galène diffusaient les nouvelles du front.

En échange de tous ces avantages, Thérèse réceptionnait, triait et portait le courrier aux locataires, riches commerçants, nobles et notables. Elle entretenait la cour pavée, les préaux, encaustiquait les portes, les rampes, faisait briller comme de l'or les plaques et les

---

<sup>1</sup> seau hygiénique

sonnettes. Elle devait laver et balayer les escaliers monumentaux en pierre de taille. Elle ouvrait le porche le matin et le fermait le soir. Au-dessus de son lit, il y avait un cordon avec une poignée rouge. Si les locataires, joyeux noctambules, avaient oublié leur passe, ils tambourinaient à la cognée ; la concierge tirait sur la bobinette et un battant s'ouvrait. Si de la loge on n'entendait pas le porche se fermer, un locataire n'ayant pas repoussé le battant, ma grand-mère se levait pour le refermer ; c'était bien souvent le cas.

Thérèse a laissé la place aux boîtes aux lettres et aux digicodes. Elle n'a jamais eu de salaire ni de couverture sociale. Plus tard, on lui versa une misère : « l'allocation aux vieux travailleurs salariés. »

## Les Ordures ménagères

La concierge sortait les *bedoucettes*<sup>2</sup> sur le trottoir très tôt le matin. Elle devait les rentrer, les rincer au lampau<sup>3</sup>, les entreposer sous un préau où les bonnes venaient les récupérer.

C'était un percheron qui tirait la benne à ordures, pestilentielle, immonde, sans couvercle, sans filet de protection. Il passait tous les matins dans un grincement de ferraille accompagné du bruit des sabots sur le pavé. Le percheron avançait à la trique, l'éboueur au gros rouge. La pauvre bête était aussi tuberculeuse que son bonhomme d'éboueur.

A cette époque, la tuberculose faisait des ravages ; la pénicilline n'était pas encore découverte, les maladies professionnelles pas reconnues et les prises en charge maladies inexistantes. Je sais que les éboueurs ont maintenant une prime d'insalubrité, des visites médicales obligatoires, des repos compensateurs... Enfin !

Les bedoucettes ont fait place aux vide-ordures et au tri sélectif. Quel écologiste ce maire de Toulouse, Albert Bedouce ! Pour éviter la prolifération des rats et des déchets à tout va, il exigeait que chaque famille collecte ses détritrus dans des boîtes en fer munies de couvercle. On baptisa ces boîtes du nom de leur inventeur, les bedoucettes. Il y avait un maire à Paris qui s'appelait Poubelle...

Je me souviens aussi des jours de promenade. Tous les jeudis après-midi, la maîtresse nous amenait au plein air, au *parc toulousain*. Nous passions régulièrement devant le dépôt d'ordures. Le bonheur consistait à s'arrêter devant l'usine à ordures pour voir la grosse griffe-pince prendre les ordures dans le trou où on les déposait pour les déverser dans le gueulard du four. On entendait le feu gronder, ronfler. On respirait également la fumée, les relents de la décharge. Pas très loin, il y avait la piscine municipale où l'on allait se baigner.

---

<sup>2</sup> boîte à ordures

<sup>3</sup> eau de javel

Je ne supporte pas la vue d'une poubelle sale. Je stérilise tout à l'eau de javel. Ah lampau quand tu nous tiens !

## La Banque

« – Thérèse, on donne une allocation aux vieux travailleurs salariés, c'est *place Sainte-Scarbes*. » Tiens donc l'aubaine... L'allocation aux vieux travailleurs salariés venait d'être créée.

C'était la première fois que j'entrais dans une annexe des assurances sociales, le temple où vingt ans plus tard j'allais faire carrière. C'était une pièce exiguë, haute de plafond, avec un banc de bois ciré pour s'asseoir et une banque en bois vernis acajou comme dans les westerns. Ce comptoir supportait un vitrage cathédrale où l'on avait collé du papier kraft, sauf sur une partie qui était le guichet. Une ouverture à guillotine permettait, en levant le volet, d'apercevoir la dame qui se tenait derrière, à condition de se pencher pour la voir, et pour lui parler aussi.

Une employée en blouse bleue, lunettes rondes, permanente toute fraîche, les épaules recouvertes d'une pèlerine, donnait aux quémandeurs des ordres saccadés : « – Nom, prénom, date de naissance, activité ». « – Empêchez la de se balancer à la banque ! » ; le ton autoritaire et la castagne<sup>4</sup> de ma grand-mère me firent lâcher prise. On m'envoya au coin devant le portrait d'un vieux militaire moustachu, le maréchal Pétain. Oh, Maréchal ! Les voilà les pauvres travailleurs exploités sans justification de salaire, puisqu'ils n'en percevaient pas. Ils étaient reçus comme des pauvres, des indigents. Les conditions d'accueil aujourd'hui ne sont plus comparables. Il est vrai que l'assuré, le client, achète le produit « retraite. » En 1964, à mon arrivée à la CRAM, j'ai retrouvé la banque, le guichet, les employées en blouse bleue, à l'air revêche, avec la même pèlerine sur les épaules.

Mais les temps changent, j'ai vu les transformations des salles d'attente, des conditions d'accueil. J'ai eu l'honneur en 1965-66 d'être une des premières hôtesses d'accueil. Un vent de réforme et d'amélioration soufflait sur les caisses vieillesse. La télévision était

---

<sup>4</sup> gifle

venue filmer cet exploit. Allez savoir pourquoi chaque fois qu'un enfant se balançait à la fameuse banque, qui est restée longtemps dans l'aménagement de l'accueil, je lui donnais un bonbon. Il en a fallu du temps pour laisser la blouse et la pèlerine, pour considérer l'assuré comme un vrai client. On a même pris des engagements à cet effet.

Actuellement, place Sainte-Scarbes, dans les bureaux aménagés, il y a une permanence de l'Aide Sociale.

## La Diphtérie

Il y avait le dispensaire pour soigner les pauvres dont nous faisons partie. Mes parents n'avaient pas, je le répète, de couverture sociale. Les religieuses de la rue Pargaminières prodiguaient des soins, donnaient des sirops, des pommades, des potions magiques préparées dans leur couvent. Elles vivaient de dons, demandaient une modeste participation aux patients. Misérables, indigents, bienfaisance, s'habillent de nos jours de « précarité », « érémitisme », « seuil de pauvreté », « CMU »... Qu'en termes politiquement corrects ces choses-là sont dites !

« – Elle a le croup<sup>5</sup> ! » « – Il reste une ampoule de sérum, vous avez de la chance », dit l'infirmière de l'Hôtel-Dieu à ma mère. Le stock était réquisitionné par les occupants, comme le pain, le lait... « Ce sont les restrictions », disait Thérèse, résignée. Rares étaient les enfants qui échappaient à la mort dans le pavillon des contagieux. J'ai eu encore plus de chance que ma mère, puisque je suis là pour vous en parler. Les microbes étaient à la fête.

Les salles de classe servaient d'asile de nuit à tous les réfugiés. Le jour venu, l'école reprenait comme si de rien n'était. Je me souviens de cette odeur acre, mélange de sueur, de crasse et de craie. Hygiène ! Les morpions et les poux s'étaient réfugiés eux aussi. Dans un coin de la classe, s'entassaient des couvertures de l'armée, débarrassées de leur fardeau de la nuit. J'ai attrapé des poux aussi. Pour les éradiquer, on aspergeait la tête de « Marie-Rose. » Quelle chance aussi que mes parents m'aient appelée Marie-Jeanne !

Après la guerre, l'Hôtel-Dieu est devenu un hospice pour vieux démunis et incurables. Un dortoir, vingt lits d'un côté, vingt lits de l'autre. Au milieu, des seaux hygiéniques, et en fond sonore, des plaintes, des râles. Que de progrès sociaux : chambre seule, hospitalisation à domicile, remboursement à 100 %, CMU. « Touchez pas à ma SECU ! »

---

<sup>5</sup> la diphtérie

Dès 1944, une fois par an, la visite médicale scolaire devint obligatoire. Un médecin, secondé par une infirmière imposante et donneuse de calottes, nous auscultait dans la classe même. On devait tousser et dire « 33 ». Un jour, j'ai osé « 34 ». L'infirmière terreur me donna la réplique en m'administrant une superbe gifle. Même pas mal. Plus tard, il y a eu les vaccins obligatoires (cuti, variole, BCG...). Heureusement, je n'ai pas fait carrière au Lido. Je garde les cicatrices que laissaient ces opérations effectuées à la chaîne « – au suivant ! »

Les fortifiants, à l'époque, ne coûtaient rien aux assurances sociales. Je me souviens de l'huile de foie de morue – l'extase ! En cas d'anémie prononcée, une visite aux abattoirs s'imposait. Là, il y a un musée maintenant. Un gros monsieur en blouse blanche maculée vous immobilisait, vous pinçait le nez et il fallait boire un verre de sang bien chaud. Si je mens, je vais en enfer. J'ai eu droit à ce traitement pour me remettre de la diphtérie. Pendant une semaine, je n'ai rien pu avaler.

Par chance, le traitement ne prévoyait qu'un verre.

## Les Avionneurs

Les deux grands avionneurs de la place de Toulouse, Dewoitine et Bréguet, employaient dans leurs usines la plus grande partie de la population. Qui n'avait pas un parent, un ami, un voisin dans cette industrie ? Mon père, ma mère travaillaient chez Dewoitine, aux Minimes, avenue du parc à fourrage, dans les usines de Saint-Eloi. Bien sûr, en 1942, il fallait produire pour les Allemands. Le sabotage était fréquent, malgré les contrôles, la milice, les mouchards, indéclicats et arrivistes compagnons. Combien d'ouvriers résistants ont péri dans les camps de concentration !

C'est grâce à Dewoitine que j'ai connu, en 1943, le premier arbre de Noël du patron. C'était dans la salle des fêtes, au parc toulousain. Les avionneurs et quelques entrepreneurs avaient uni leurs efforts pour offrir aux enfants des ouvriers un goûter, un jouet. J'ai reçu un paquet de madeleines, des pâtes de fruits et un petit landau marron en celluloïd, de la taille des zouzous surprises que les enfants trouvent dans les œufs kinder. Dans ce landau dormait un baigneur, rose et nu. J'avais un vrai trésor. Les haut-parleurs diffusaient, chanté par Tino Rossi, « Petit papa Noël ». Il y avait aussi des Allemands qui surveillaient le bon ordre des opérations. Il y a toujours l'arbre de Noël dans les entreprises. Rien n'est plus pareil, c'est tant mieux !

Toulouse n'était pas encore la capitale de l'aéronautique. Il a fallu la fabrication et le vol du supersonique Concorde. Dewoitine, S.N.C.A.E., Sud-Aviation, l'Aérospatiale, que de progrès ! Je me souviens du premier vol de Concorde, piloté par M. Turcat. La ville rose était en fête. Quelle merveille cet avion !

J'ai participé au concours organisé par la Dépêche du midi : il fallait trouver un slogan pour la sortie de l'avion. J'ai gagné un transistor haut de gamme. « Il y avait le ciel, il y fallait Concorde ».

Si c'était à refaire, ma parole, le colosse A 380 ne m'inspirerait aucun slogan.

## La Libération

Vers l'âge de huit ans, j'ai pris conscience du pouvoir des mots. A « occupation », s'opposait « libération » – avant la guerre, après la guerre – les collaborateurs, les résistants – les ennemis, les alliés. La France était vendue par le gouvernement de l'époque aux Allemands qui réquisitionnaient, dirigeaient, interdisaient, réprimaient, fusillaient.

« Vive la France libre ! », cria un voisin. « Venez, il pleut des parachutes ! ». Il y en avait un plein ciel. La DCA<sup>6</sup> leur tirait dessus. Ce sont les alliés, c'est le débarquement !

Puis les chars, les Américains, les chewing-gums, les biscuits, les rations de corned-beef. Ces souvenirs tournent dans ma tête, bleu, blanc, rouge. J'avais peur. Jamais les grandes personnes n'avaient été dans un tel état d'exaltation.

Les FFI<sup>7</sup>, brassard rouge, mitraillette en bandouillère, étaient à la porte de la loge. « On ramène l'abbé, prévenez la famille ». Gisant dans un brancard de l'armée, la nuque ensanglantée comme les lièvres que mon père ramenait de la chasse : l'abbé. « Rentre, dit ma mère, ne regarde pas ! ». J'avais vu. Les résistants, FFI, faisaient la chasse aux sorcières, vengeaient les martyres, faisaient justice. La foule hurlait des insultes, « – mort aux traîtres ! », « –vendus ! », applaudissaient les FFI. L'abbé était une grosse huile du gouvernement de Vichy. Il habitait l'hôtel du vieux raisin où il recevait le Maréchal, le chef de la Gestapo de Toulouse, Laval. « Rentre ! », dit ma mère. Je rentrais d'un côté et ressortais d'un autre. Il fallait que je voie. C'est la libération, c'est l'histoire de France, c'est terrible.

Au 36 logeaient aussi des officiers allemands. Ils déguerpirent dans la nuit en camion. J'ai fait un coucou à la dame ; je l'aimais bien, elle me donnait des bretzels et du chocolat en cachette de ma mère, qui s'acharnait à jeter ces friandises. « On accepte rien de ces gens-là ». Il y avait aussi des miliciens, des collaborateurs parmi les

---

<sup>6</sup> Défense Civile Aérienne

<sup>7</sup> Forces Françaises d'Intervention

locataires. Les FFI les embarquèrent pour un camp, le camp de Noë, où ils étaient incarcérés, jugés et punis.

Ces souvenirs, que du vrai !

Debout sur le perron de la Caisse d'Epargne, rue du Languedoc – il n'y avait pas d'écureuil à l'époque, les Allemands, les fringolins, les haricots verts comme on les appelait, avaient réquisitionné toutes les noisettes – j'ai vu défiler les chars américains, remplis de soldats en tenue de camouflage, qui jetaient dans la foule chewing-gums et chocolats. Bleu, blanc, rouge, tout le monde chantait la victoire. Tandis que sur une estrade de fortune, place des Carmes, on rasait la tête des femmes traîtresses à la patrie. « Pourquoi ? ». Parce que.

A l'école, le lendemain, nous n'avons pas chanté « Maréchal nous voilà ». Le portrait qui était au dessus du tableau noir avait disparu. « – Pourquoi, Madame ? – Parce que la France est libre, ma petite, répondit l'institutrice. »

Occupation – punition – exécution : la libération.

Le cinq octobre 1945, j'ai eu une petite sœur, et la France le quatre octobre la Sécurité Sociale. Le bébé venait au monde dans les meilleures conditions. Décidément, dans ma famille, les années de naissance des enfants rappellent un événement.

J'ai un émouvant souvenir de carrière. Les périodes de service militaire, de guerre, de déportation, autant de trimestres validés pour les assurés, en contrepartie d'un justificatif. Un contrôleur, qui avait vécu la guerre, refusa la validation de déportation au camp de Noë, malgré les preuves écrites fournies par l'intéressé. Le directeur était un ancien résistant, chef de réseau. Un matin, il convoqua le service des liquidations retraite, et nous expliqua le camp de Noë. Plus tard, le pseudo-déporté fut couvert de honte et sanctionné.

Cette histoire ne doit pas tomber dans les oubliettes. Je croise des gens qui ne connaissent pas certains mots comme : Auschwitz – Buchenwald – Dachau – Treblinka.

## Le 17 ter

Rue des 36 ponts, rue du poids de l'huile, place Saint-Etienne, 17 ter boulevard Lascrosse, Basso Cambo rue Georges Vivent, ouf ! ça y est ! la CRAM a posé ses pénates !

C'est le 17 ter que je vais évoquer. En janvier 64, j'occupais les locaux. Mon premier emploi s'intitulait « employé aux écritures complexes ». Cela commençait bien, car il n'y avait pas de complexe que l'appellation... « Titi, va dire à Lolo que Sassa et Juju ont fini les P.D. ; il faut les porter à Pépé ». Toutes les lettres ministérielles que j'ai lues et appliquées n'ont jamais dépassé cette splendeur dans le texte.

La mode était aux diminutifs. Me faire appeler Marie-Jeanne relevait de l'exploit. Plus tard vinrent les sigles, les abréviations, les acronymes : PRD, DP, AME<sup>8</sup>... « L'âme de Madame untel est fausse », « on va liquider Monsieur », ou bien « oui Madame, vous serez réglée le mois prochain ». J'en passe et des meilleures.

Un jour, un incendie s'est déclaré au service des comptes individuels. Les manœuvres en cas d'incendie...quelles manœuvres ? On a cherché le chef responsable de l'évacuation des locaux. Le chef, il avait évacué tout seul, on ne l'a revu que le lendemain matin.

Il y avait, aux dires de certains, trop de rigueur ! Où est la différence avec pas assez ! Telles étaient les consignes : 7h45, être en place, machine en route, crayon et papiers sur le bureau. A la sonnerie de huit heures, le travail devait commencer. C'était la même chose le soir, on devait s'habiller quand la sonnerie retentissait. Je me souviens d'une collègue pressée qui travaillait avec le chapeau et les gants avant la sonnerie. En 1964, les « dames » en portaient toujours pour sortir. Il y avait beaucoup de rigueur, mais beaucoup de respect pour le personnel aussi. Les fournitures étaient distribuées au compte-goutte. Cela ne gênait pas grand-monde : une gomme usagée en

---

<sup>8</sup> Prorata Dû au Décès, Droit Propre, Allocation MEre de famille

échange d'une gomme neuve, un bout de crayon-mine contre un fier carandache. Avec les économies réalisées, la CRAM entretenait à Castelnouvel une maison pour enfants épileptiques. Le message était bien reçu par le personnel. Il n'y a plus eu Castelnouvel, il y a eu plus de fournitures.

Gamma 30 fut le premier système à envahir les locaux de la CRAM avec ses arobases et son curseur voyeur. « La machine pense, la machine dit... ». Adieu le métier de gratte-papier, adieu aussi le travail fait main. Le règne de l'informatique, c'est extraordinaire, mais beaucoup beaucoup c'est froid. Ces machines-là se nourrissent peut-être à la chaleur humaine. Mais que de services rendus. Je me souviens des mandats faits à la main...

Le manque de place s'est fait vite sentir. D'abord, les archives déménagèrent trois rues plus loin, ce qui permit de libérer un étage. Les documents n'étaient pas numérisés à l'époque. Un dossier urgent ? Qu'à cela ne tienne ! On en profitait pour aller faire une petite promenade... « Il faut déménager – on va déménager ».

Celui qui tient le gouvernail  
Vient d'acheter pour nous l'espace du Mirail  
Collègue, on change de caisse !

MIEC<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Magazine d'Information des Employés et des Cadres

## La Retraite

Six heures du matin, la sonnerie du réveil retentit. Vite, vite : ouvrir la porte au chien, au chat, préparer le café, se doucher. C'est dans le miroir que j'ai vu ma tête de retraitée, rajeunie, apaisée presque... Je ne vais plus travailler. Je me pince pour y croire. Quelle détente, quel bonheur ! La café est passé, il a pris son temps lui aussi on dirait. Je vais déguster mon premier petit déjeuner du troisième âge. Je joue à la dînette. Le pain grillé embaume. L'odeur du café est grisante. Je suis heureuse, libre. Je suis même payée pour faire ça !

On nous rebat les oreilles de jeunesse, d'activité, de voyage, de gymnastique, d'occupation, d'entretien de la mémoire. Bon, d'accord. Mais qui raconte la retraite ? A pas feutrés, pénétrons dans ce jardin merveilleux. Caresser le chat, jouer avec le chien, écouter le chant des oiseaux. Et même goûter au plaisir d'aller dans une grande surface lorsqu'il n'y a presque personne. On appréhende tellement la retraite qu'il pousse une forêt d'expressions impensables : « jeunes retraités », « troisième âge » (parce qu'il y en a un quatrième), « seniors ». Bien sûr il faut vieillir et mourir, c'est ainsi depuis la nuit des temps.

Il était une fois la retraite, l'âge respectable, l'expérience, la sagesse, la disponibilité, le temps de voir, d'écouter, de comprendre. Ils vieillirent heureux et eurent beaucoup de petits-enfants.

Sécurité socialement vôtre.